

LE CULTE DE MARIE DANS LA LITURGIE BYZANTINE

Si le culte de la Bienheureuse Vierge Marie occupe dans l'Église catholique en Occident une place considérable, on peut dire qu'en Orient il a comme envahi la liturgie entière. Le cas le plus significatif est celui de l'Église éthiopienne, où l'une des anaphores eucharistiques est adressée d'un bout à l'autre à la Vierge. La liturgie byzantine, sans aller aussi loin, associe Marie à toute célébration. Il n'est pas un de ses offices, qu'il s'agisse de la liturgie eucharistique ou des heures, où la vénération de Marie n'occupe une place essentielle.

Cependant, au contraire de ce qui se voit en Occident, où la dévotion mariale, quand elle s'exalte au-delà d'un certain point, risque de s'égarer si l'autorité n'intervient pas, ce culte marial de l'Orient, et de Byzance en particulier, malgré un extraordinaire développement, reste d'une santé et d'un équilibre imperturbables. Cette différence tient à une donnée très simple : le culte marial de l'Orient byzantin est foncièrement théologique, aussi bien dans son expression que dans ses motifs, au lieu que celui de l'Occident, depuis le moyen âge, est facilement emporté par le sentimentalisme. Ceci ne veut pas dire que les Orientaux manquent de chaleur humaine dans leur dévotion mariale, ni que les Occidentaux ne prennent pas plaisir à spéculer sur leur propre piété. Mais la différence serait plutôt que la piété byzantine se nourrit de la vérité théologique, alors que l'Occident moderne a trop facilement tendance à improviser sur une piété subjective une théologie fantaisiste. Les spéculations effarantes sur la « Vierge-Prêtre » qu'un ouvrage récent a révélées au public sont bien caractéristiques

de ce que nous voulons dire. Mais le malheur est qu'en Occident, ceux qui réagissent contre ces non-sens ne savent pas toujours le faire autrement qu'en comprimant ou qu'en discréditant la dévotion mariale, d'une façon qui n'est pas plus fidèle à la vraie tradition catholique. Le témoignage de la liturgie byzantine peut donc nous être extrêmement précieux, pour nous enseigner par l'exemple comment un vrai christianisme marial peut et doit en être seulement plus authentiquement chrétien.

*
**

Dès qu'on entre dans une église byzantine de la grande époque, la place qui est celle de Marie dans l'économie de tout le christianisme, et spécialement dans la célébration liturgique, s'affirme avec évidence. La coupole qui couvre l'édifice est généralement tout occupée par une représentation du Christ Pantocrator, dominant l'univers de la résurrection, entre les puissances angéliques. Mais la conque de l'abside, où se recueille, avec l'autel, la célébration des saints mystères, dresse l'image de la Vierge. Mère de Dieu et Mère des hommes, parfaite réalisation de l'Église orante, elle plane au-dessus des apôtres, officiants terrestres de la liturgie qui réunit le ciel et la terre.

A l'entrée du sanctuaire, cependant, les portes royales par où passera la procession de l'Évangile, puis celle des saints dons, présentent, à droite, l'icône du Sauveur, à gauche, celle de la Vierge. Au-dessus, sous la représentation de la philoxénie d'Abraham, c'est-à-dire des trois Anges assis à sa table, image à la fois de la Trinité et du banquet eucharistique, on a celle de la déisis : Marie à gauche, le Baptiste à droite, intercédant pour l'humanité auprès du trône où siège soit le Christ-Juge, soit la Sagesse divine, comme la perfection de la prière mystique face à la perfection de l'ascèse pénitente.

Dès la proskomidie, la liturgie préparatoire où les saints dons sont préparés à la prothèse, après avoir mis sur la patène le pain qui sera consacré, le vin dans le calice, le prêtre prend un autre pain et dit :

En l'honneur et à la mémoire de notre très bénie et

glorieuse Mère de Dieu et toujours Vierge Marie, par son intercession, recevez, Seigneur, cette offrande sur votre autel céleste.

Puis, prélevant un fragment de ce pain, il le pose auprès du pain eucharistique, sur la patène, en disant : « La reine s'est tenue à votre droite, dans un vêtement d'or, tout enveloppée de son chatoiement. » De l'autre côté de « l'Agneau » (c'est le nom donné à l'hostie proprement dite) viendront prendre place successivement neuf autres parcelles, respectivement pour le Baptiste, les Prophètes, les Apôtres, les Docteurs, les Martyrs, les Ascètes, les Thaumaturges, les Parents de la Vierge et le saint du jour, enfin le saint auteur de la liturgie (saint Jean Chrysostome ou saint Basile, suivant le cas). Au-dessous de « l'Agneau », deux autres rangées de parcelles vont représenter les vivants et les défunts pour qui le sacrifice est offert. De la sorte, toute l'offrande du Corps mystique est jointe à celle du Chef, la Vierge y occupant la première place, et une place suréminente.

Parallèlement à cette offrande, la dernière partie de la prière eucharistique, après l'anamnèse (le rappel détaillé de tout le mystère du Christ), énoncera de nouveau la liste de ceux pour qui le sacrifice a été consacré. Le prêtre alors s'écriera :

Surtout pour la toute sainte, pure, bénie par-dessus tout notre glorieuse Dame, la Mère de Dieu toujours Vierge, Marie.

Le chœur répondra :

En vérité, il est juste de vous proclamer bienheureuse, Mère de Dieu, à jamais bienheureuse et sans reproche, Mère de notre Dieu!

Puis il enchaîne ordinairement par ce chant, l'un des plus familiers à la piété de l'Orient :

Plus vénérable que les Chérubins et incomparablement plus glorieuse que les Séraphins, vous qui, sans perdre votre intégrité, avez enfanté le Verbe de Dieu, vous qui êtes vraiment Mère de Dieu, nous vous glorifions.

D'autre part, aussi bien dans la messe des fidèles que dans

celle des catéchumènes, toutes les ecténies, c'est-à-dire les prières litaniques chantées par le diacre, se concluent sur cet appel :

Faisant mémoire de Notre-Dame, la toute sainte, pure, bénie par-dessus tout et glorieuse Mère de Dieu, Marie toujours Vierge, ainsi que de tous les saints, nous-mêmes, les uns les autres et toute notre vie, recommandons-nous au Christ notre Dieu.

Le peuple répond alors : « A vous, Seigneur! », puis le prêtre chante la doxologie trinitaire, par exemple :

Par les miséricordes de votre Fils unique, avec lequel vous êtes béni, ainsi que votre très saint, bon et vivifiant Esprit, maintenant, et toujours, et dans les siècles des siècles.

Et le peuple ajoute enfin : « Amen ».

Ces références à Marie aux moments essentiels de la célébration eucharistique sont extrêmement révélatrices. L'Église semble ne pas pouvoir poser aucun acte essentiel de son culte sans l'y associer, ou bien plutôt sans s'associer à elle, comme à Celle par excellence qui est l'associée du Christ, Celle par qui tout le Corps mystique, en tout ce qu'il fait, se rattache à son Chef. Mais de cette glorification de Marie, ce qui résulte toujours aussitôt, c'est l'exaltation incomparable du Christ, à la gloire finalement de toute la Trinité.

Pour entrer plus avant dans le culte oriental de Marie, le mieux est de parcourir les cinq grandes fêtes de la Vierge, dans l'année liturgique byzantine : sa Nativité, sa Présentation au Temple, la Présentation du Sauveur, l'Annonciation, la Dormition. On remarquera que toutes ces fêtes sont venues d'Orient en Occident et que les thèmes, et même les textes ecclésiastiques principaux qui développent ceux-ci en Occident, trahissent encore, dans la liturgie romaine actuelle, leur origine byzantine. Mais il faut avouer que les uns et les autres, dans leur source, présentent une ampleur et s'éclairent d'une lumière singulièrement plus explicite. La raison en est que la liturgie byzantine, au lieu de s'en tenir au contenu presque purement biblique de la liturgie

romaine, commenté par quelques formules, d'ailleurs magnifiques, mais marginales et plutôt allusives, développe sans se lasser les lignes de sa méditation. Elle peut le faire par suite du caractère délibérément poétique qu'elle a très tôt adopté. Cette poésie s'exprime en particulier dans les canons de l'Office divin, c'est-à-dire des séries continues de tropaires destinés à être intercalés entre les versets des cantiques bibliques aux matines. On notera que certaines des plus belles antiennes de la liturgie mariale en Occident, celles de la Circoncision notamment, ne sont que la traduction latine de tropaires byzantins. De ces tropaires, la poésie est foncièrement théologique. Mais il ne faut pas interpréter cela au sens d'une dialectique abstraite, péniblement assujettie à des bouts-rimés, tels que des pièces modernes de la liturgie occidentale en offrent quelques regrettables exemples. Il faut d'abord se rappeler que « théologie », pour les Grecs, signifie beaucoup plus un hymne contemplatif qu'aucune dissertation raisonneuse. Il n'est pas difficile après cela de comprendre comment une théologie très dogmatique, et même très méditée, mais dans le respect aimant du mystère, s'épanouira d'elle-même, non seulement dans une prière mystique, mais dans un véritable chant.

Chaque tropaire alors, dans un canon d'André de Crète, de Romain le Mélode ou d'un autre des grands hymnograpes byzantins, approfondira un aspect du mystère considéré. Le canon tout entier, plutôt qu'une méditation logiquement enchaînée, présentera donc, comme en une suite de courts poèmes apparentés mais tous complets, une série de vues intuitives complémentaires d'une même vérité, toujours laissée à son unité vivante. Ainsi, de la liturgie d'une fête, toute une méditation théologique très élaborée pourra être tirée, mais elle s'y sera exprimée de manière toujours à élever et à dilater l'âme en éclairant l'esprit.

*
**

La liturgie byzantine de la NATIVITÉ DE MARIE (première fête d'une année liturgique qui commence avec le mois de septembre) est déjà d'une richesse merveilleuse. On remarquera que la fête de la Conception, bien que d'origine orien-

tale et passée tardivement en Occident, est plutôt une fête d'Anne qu'une fête de Marie, pour les Byzantins. Aussi ce que nous avons pris l'habitude d'y rattacher se trouve-t-il, en Orient, plutôt exprimé dans la fête du 8 septembre. Elle salue d'abord en Marie la réapparition d'un être immaculé dans un monde dont le péché originel avait pollué les sources.

Un tropaire de la cinquième Ode dit formellement :

En ce jour, Ève est libérée de sa condamnation et Adam affranchi de l'antique malédiction; en votre naissance, il vous crie, ô Immaculée : C'est en vous que nous avons été délivrés de la corruption.

Un autre texte ira jusqu'à énoncer l'idée que la création de l'homme ne réussit vraiment qu'avec cette naissance, où la poussière de la terre produit enfin l'être sans tache, destiné lui-même à fournir un corps au propre Fils de Dieu.

L'oracle du prophète est accompli, qui disait : Je relèverai le tabernacle ruiné de l'auguste David, et il est préfiguré en vous, ô Immaculée. C'est grâce à vous que, pour Dieu, toute la poussière humaine a été façonnée en un corps (tropaire de la neuvième Ode).

Plus profondément, la naissance de l'être unique qu'est Marie est chantée par tous les textes de cette fête comme le grand miracle où la terre et l'humanité maudites, que le péché avait rendues stériles, recouvrent la fécondité bénie de Dieu. Ces expressions font écho à tout ce que racontent les apocryphes, plus ou moins légendaires, de la stérilité d'Anne. Mais, ce qu'elles visent sous leurs évocations symboliques, c'est la régénération de l'humanité résultant de la guérison en elle du péché par la grâce de l'Incarnation rédemptrice.

Dans les laudes matutinales (le chant traditionnel des psaumes 148-150 pour saluer l'aurore), ou intercalera ces stichères :

O prodige inouï! la source de vie naît d'une femme stérile, la grâce commence splendidement à donner son fruit. Réjouissez-vous, Joachim, devenu père de la Mère de Dieu; parmi les pères de la race humaine, il n'y en a

pas qui vous soit comparable, ô divinement inspiré, car c'est par vous que nous a été donnée la jeune Vierge, abri de la divinité, maison de Dieu, montagne sainte.

O prodige inouï! le fruit de la femme stérile, qui a brillé pour nous sur un signe du tout-puissant Créateur de toutes choses, a mis une fin définitive à l'universelle stérilité en fait de bonnes œuvres. Mères, formez des chœurs avec la Mère de Dieu et exclamez-vous : Salut! pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, Lui qui, par vous, accorde au monde sa grande pitié.

C'est donc finalement à la fois le renouvellement du monde vieilli dans le péché et la première floraison du printemps de la grâce, préparé à travers toute l'histoire du peuple de Dieu, qui est salué dans la Vierge naissante. Tout cela semble résumé à merveille dans l'apostiche de Serge l'Hagiopolite chanté aux grandes vêpres :

Venez, tous les croyants, courons à la Vierge. Voici que naît celle qui, avant sa conception, fut prédestinée pour être la Mère de notre Dieu, le joyau de la virginité, la verge d'Aaron, la fleur de la racine de Jessé, l'oracle des prophètes et le rejeton des justes Joachim et Anne. Elle vient donc au monde, et avec elle le monde est renouvelé. Elle naît, et l'Église revêt sa beauté. C'est le temple saint, le vase de la divinité, le sein virginal, la chambre royale où s'est accompli l'étonnant mystère de l'union ineffable des natures qui se rejoignent dans le Christ. Adorons-Le et chantons la naissance immaculée de la Vierge.

Plus encore que la Nativité de la Vierge, la fête de sa PRÉSENTATION au temple fait appel au Protévangile de Jacques et à ses récits les plus sûrement légendaires. Ne nous affirme-t-il pas que Marie, à l'âge de trois ans, aurait été conduite au temple par Joachim et Anne, et que là, gravissant seule les degrés du sanctuaire, elle serait allée jusqu'au saint des saints? Entrée dans ce lieu inaccessible à tout autre qu'au grand-prêtre, elle y serait demeurée, nourrie miraculeusement par les Anges, jusqu'à ses fiançailles avec saint Joseph. Mais tous ces détails fantastiques sont rappelés par la liturgie byzantine, seulement pour construire une allégorie de la vie contemplative, trouvant dans la Vierge son exemplaire suréminent.

Tout d'abord, il se révèle que Marie elle-même est le Temple véritable, où le Verbe de Dieu voulait s'établir définitivement, comme en un vivant sanctuaire. C'est ce que nous disent aussitôt les premiers stichères des grandes vêpres :

En ce jour, croyants, formons des chœurs et chantons au Seigneur des psaumes et des hymnes; honorons son saint tabernacle, l'arche spirituelle renfermant le Verbe incompréhensible, car, vivant dans la chair une enfance merveilleuse, elle est offerte à Dieu, et le grand prêtre Zacharie la reçoit avec joie comme l'habitable de Dieu. En ce jour, le temple spirituel de la sainte gloire du Christ notre Dieu, la Vierge pure, seule bénie entre toutes les femmes, est offerte au temple légal, pour y demeurer dans le saint des saints : Joachim et Anne se réjouissent dans leur cœur, et les chœurs des vierges, par la voix des psaumes, chantent le Seigneur et honorent sa Mère.

A cette idée de la Vierge temple véritable, on voit déjà, dans ce texte, se joindre l'idée de la Vierge hostie vivante, consacrée au Seigneur dès le principe de son existence. C'est dans la même liaison, plus explicitée encore, que le premier tropaire de la cinquième Ode présente les deux motifs :

Sanctuaire glorieux et offrande sacrée, la Vierge toute pure qui, en ce jour, fut déposée dans le temple de Dieu, y fut conservée de la manière que Lui-même connaît, pour être la demeure de notre Dieu, le Roi de l'Univers.

Cependant, l'idée de Marie elle-même offerte en sacrifice vivant se précise dans celle de sa consécration au Christ, par de spirituelles fiançailles qui la font être toute à lui dès qu'elle s'ouvre à la vie. Pour la même cinquième Ode, les tropaires du second canon développent magnifiquement cet autre thème :

Orthodoxes, portons des flambeaux et formons-nous en cortège pour glorifier la Mère de Dieu, car en ce jour elle est offerte au Seigneur comme un sacrifice d'agréable odeur.

Qu'en ce jour, les anciens Pères soient dans l'allégresse, ô Notre-Dame! et que celle qui vous a mise au monde se réjouisse avec votre père, car c'est leur fruit qui est présenté au Seigneur.

Chantons tous l'hostie immaculée, aux multiples noms et à la gloire éclatante, car elle a conçu dans sa chair le fruit divin : avec foi, célébrons cette fête.

C'est le divin contrat de vos fiançailles, arrhes de votre inconcevable maternité, Vierge pure, qui est écrit en ce jour par l'Esprit-Saint, dans la Maison de Dieu.

Que s'ouvrent les propylées de la gloire de notre Dieu, et qu'ils reçoivent comme une hostie sans tache de trois ans la Mère de Dieu qui ne connaîtra point les noces...

Ce texte particulièrement riche exprime à merveille la fécondité du sacrifice, pour autant qu'il consacre au Christ et fait produire, dans la virginité elle-même, un fruit divin qui couronne le plus beau fruit de la fécondité humaine.

Cependant, l'image de la procession accompagnant de ses torches, comme pour un hyménée, la Vierge allant au lieu saint sera reprise maintes fois dans cette fête, pour exprimer comment, avec la Vierge, toutes les âmes vierges sont conduites au Christ dans la vie contemplative :

La demeure de Dieu, sa Mère, Marie, est offerte dans le saint temple à l'âge de trois ans, et les vierges porteuses de torches la précèdent. L'agnelle de Dieu sans tache, la colombe sans souillure, le tabernacle qui abrite la divinité, le sanctuaire de la gloire a choisi d'habiter dans le saint tabernacle.

Agée de trois ans, selon la chair, mais mûre selon l'esprit, plus vaste que les cieux et plus élevée que les Puissances hypercosmiques, que l'Épouse de Dieu soit l'objet de nos chants!

Fêtons l'entrée de la Mère de Dieu dans le saint des saints; accompagnons-la dans la joie de ce jour en portant des torches, et, avec les vierges, nous aussi approchons-nous du temple (tropaires du second canon, pour la troisième Ode).

Un dernier thème qu'il faut encore relever est celui de la nourriture surnaturelle qui prépare la Vierge à recevoir dans le temple de son corps le Verbe de Dieu. Les stichères des laudes matutinales, par exemple, nous disent :

O Vierge, après avoir été nourrie d'un pain céleste dans le Temple du Seigneur, vous avez mis au monde le Verbe, le pain céleste de la Vie...

On voit ici, comme en filigrane, l'interaction entre la méditation de la Parole et la manducation du Verbe fait chair. C'est donc bien toute une théologie de la vie contemplative chrétienne, trouvant son exemplaire dans la Vierge, qui pourrait être tirée des richesses de cette admirable fête, la plus intérieure peut-être des fêtes orientales.

*
**

Il est tout naturel d'en rapprocher l'autre fête mariale qui la suit et qui est en même temps fête de notre Seigneur : l'HYPAPANTÈ, c'est-à-dire la Rencontre (du Seigneur et de son peuple), autrement dit la fête de la Présentation du Christ lui-même au temple, le 2 février.

Dans cette autre fête, il apparaît que c'est le sacrifice du Christ qui donne à la fois leur vertu et leur sens ultime à tous les éléments que la précédente nous a fait considérer dans la Vierge, comme dans l'exemplaire parfait de l'humanité unie au Christ.

Apportant au temple le Christ enfant, Marie nous apparaît tout ensemble comme celle qui le donne au monde et comme celle qui l'offre à Dieu. En elle, en même temps, c'est le peuple nouveau qui, avec le Sauveur, se présente lui-même au Père. Ainsi les perspectives s'illuminent de cette Passion que Siméon laisse entrevoir, où la Vierge sera si intimement unie, non seulement aux souffrances de son Fils, mais au dessein qui leur donne leur sens.

La double rencontre, du Christ et de son Père, du Christ et de son peuple, dont Marie est comme le lieu, c'est ce que chantent particulièrement les tropaires de la première Ode :

Que les nues répandent leurs ondées, car le Christ enfant, soleil porté sur une nuée légère, repose en des bras purs dans le Temple. Aussi, croyants, crions lui : Chantons le Seigneur, car il s'est couvert d'une gloire éclatante!

Fortifiez-vous, mains de Siméon affaiblies par la vieillesse, genoux défaillants d'un vieillard : courez droit à la rencontre du Christ! Et nous, mêlés aux danses des

Incorporels, chantons le Seigneur, car il s'est couvert d'une gloire éclatante.

Cieux déployés par la [divine] intelligence, réjouissez-vous, et toi, terre, tressaille : votre Artisan, sortant du sein de la divinité, le Christ, est offert à Dieu son Père par la Vierge sa Mère, comme un enfant, lui qui existe de toute éternité : car il s'est couvert d'une gloire éclatante!

Sur l'aspect déjà sacrificiel de cette fête, et sur l'offrande de toute l'humanité nouvelle à Dieu par le Christ, offrande que la Vierge prépare en présentant celui-ci au prêtre, voici comme s'exprime le grand idiomèle d'André de Crète qui termine la procession des grandes vêpres :

Il apporte les dons qui conviennent à un Dieu : l'Église sans tache et le nouveau peuple élu des gentils, le couple de tourterelles, les deux jeunes colombes, car il est le Chef des deux Testaments. Et Siméon qui a mérité de clore le cycle des prophéties le concernant bénit la Vierge Mère de Dieu et lui révèle le symbole des souffrances qui l'attendent...

Mais la plus profonde idée qui se fasse jour dans cette fête, c'est que Marie amenant au temple le Christ pour accomplir les prescriptions légales, le Législateur lui-même, parce que « né d'une femme, né sous la loi », va enfin accomplir parfaitement pour nous sa propre Loi :

La Mère de Dieu portait dans ses bras Celui qui s'avance, porté sur les chars des Chérubins et que célèbrent les hymnes des Séraphins, Celui qui s'est incarné en elle sans l'œuvre du mariage, l'Auteur de la Loi accomplissant les prescriptions de la Loi... (troisième idiomèle de la même procession).

Ce dernier texte introduit de plus un autre thème marial abondamment développé lui aussi par cette fête : que Marie est désormais ce char des Chérubins, cette Merkabah contemplée par Ézéchiël, sur laquelle la présence divine était portée à travers le monde. Un autre tropaire le dit plus magnifiquement encore, joignant à cette image celle de la nuée lumineuse (laquelle évoque le Sinaï où le Seigneur était apparu comme Législateur, qui maintenant apparaît

avec Marie comme celui qui accomplit la Loi que lui-même avait donnée) :

Orne ta chambre nuptiale, Ô Sion, et reçois le Christ-Roi : embrasse Marie, la porte du ciel, qui nous apparaît semblable au trône des Chérubins, portant le Roi de gloire. La Vierge est cette nuée lumineuse qui porte en sa chair son Fils né avant l'étoile du matin... (premier idiomèle¹).

Mais ce qui reste comme l'image dernière de cet office, c'est le vieillard Siméon, contemplant la lumière du soir sans crépuscule dans le Verbe que la Vierge présente au monde, revêtu de sa propre chair :

Salut, Mère de Dieu et Vierge pleine de grâce, car de vous s'est levé le Christ notre Dieu, Soleil de justice illuminant ceux qui sont dans les ténèbres. Réjouissez-vous aussi, juste vieillard qui avez reçu dans vos bras le Libérateur de nos âmes, Celui qui nous apporte la Résurrection! (apolytikion des grandes vêpres).

*
**

Cependant, c'est la fête de l'ANNONCIATION qui nous fait sans aucun doute entrer le plus avant dans la grande mariologie byzantine. L'essentiel du rôle de Marie s'y dégage : exprimer le consentement de l'humanité à la grâce, sa libre coopération à son propre salut, dans l'acceptation du dessein divin que l'Ange lui révèle. Pour autant, c'est toute l'incarnation rédemptrice qui se trouve dépendre en quelque sorte de la foi obéissante de Marie. En même temps, sa Maternité divine elle-même irradie sur nous tous en Maternité de grâce, en vertu de cet acte où son *Fiat* a comme enveloppé le nôtre à tous par avance. Tout ce qu'une mariologie moderne parfois hésitante cherche à exprimer en parlant soit de la médiation mariale à l'égard de toutes grâces, soit de l'œuvre co-rédemptrice de Marie, se formule ici en des expressions parfaites de justesse et de plénitude.

1. On reconnaît ici l'original de la belle pièce par laquelle s'ouvre la procession des lumières au rite romain.

Citons d'abord cet idiomèle du moine Cosmas, pour la procession au narthex de la litie, pendant la vigile :

Aujourd'hui Gabriel annonce la bonne nouvelle à la toute pleine de grâce! Salut, Vierge inépousée qui n'avez point connu le mariage; ne vous effrayez pas à ma vue et ne craignez point : je suis l'Archange. Autrefois, le serpent trompa Ève; mais maintenant je vous annonce cette joie : ô Immaculée, vous demeurerez intacte et vous enfanterez le Seigneur.

Ce parallèle entre la scène au paradis originel et la scène à Nazareth marque bien que Marie est la nouvelle Ève, unie au nouvel Adam pour la rédemption comme Ève le fut au premier homme pour la faute originelle.

Ce parallèle va être repris sans cesse, comme dans le magnifique idiomèle d'André de Jérusalem, qui déploie harmonieusement toutes les perspectives de cette fête mariale de l'incarnation, à la fin de la procession de retour au sanctuaire :

C'est aujourd'hui l'annonce heureuse de la joie, la fête de la Vierge. Les choses d'en-bas sont accordées à celles d'en-haut. Adam est renouvelé; Ève est délivrée de la douleur ancienne et le tabernacle de notre nature, par la divinisation de ce qu'il a reçu de nous, est consacré comme le temple de Dieu. O mystère! ineffable anéantissement, ineffable conception! Un Ange est envoyé pour cette merveille; le sein d'une Vierge reçoit le Fils; l'Esprit-Saint l'ombrage; le Père, du haut des cieux, s'y complaît, et l'union s'accomplit dans un commun vouloir. Sauvés en lui et par lui, unissons nos voix à celle de Gabriel et crions à la Vierge : Salut, pleine de grâce! C'est de vous que nous vient le salut : le Christ notre Dieu, qui, prenant notre nature, l'a élevée à la hauteur de la sienne.

Mais il faudrait surtout citer intégralement le canon de Théophane, véritable contrepoint méditatif sur le dialogue entre l'Ange et la Vierge, où le consentement de Marie s'exprime et s'explicite, renversant par son obéissance que la foi illumine la désobéissance d'Ève abusée. Donnons-en au moins le passage central :

— Écoutant le son joyeux de tes paroles, Gabriel, me

voici remplie de la joie divine, car c'est la joie que tu me révèles, la joie sans fin.

— C'est à vous qu'est donnée, ô Mère de Dieu, la joie divine; c'est à vous que toute créature crie son salut, ô Épouse de Dieu, car vous seule, ô Pure, avez été prédestinée à être la Mère du Fils de Dieu.

— Que par moi soit maintenant anéantie la condamnation d'Ève; que par moi soit aujourd'hui remise la dette; que par moi l'antique créance soit entièrement soldée.

— Dieu avait promis à votre ancêtre Abraham que toutes les nations seraient bénies en sa descendance : ô Pure! par vous, aujourd'hui, la promesse est accomplie.

*
* *

Après ces sommets de la méditation byzantine sur Marie, la fête de sa DORMITION et de son ASSOMPTION va comme épanouir l'espérance issue d'une foi éclairée par la sienne. Cet office exprime tout entier la nostalgie, à la fois poignante et souverainement apaisée, des âmes apostoliques qui voient déjà réalisées en Marie toutes les promesses données en germe à sa foi. Elle-même, partie rejoindre le Christ dans sa gloire, nous attire invinciblement à le rejoindre avec elle et, plus près de lui, n'en est que plus près de nous pour nous entraîner par son intercession. Comme le dit l'apolytikion :

Dans votre maternité, vous aviez gardé la virginité, et lors de votre Dormition, vous n'avez pas quitté le monde, ô Mère de Dieu. Vous qui êtes Mère de la Vie, vous avez été transférée à la Vie, et, par votre intercession, vous délivrez nos âmes de la mort.

Voici d'abord l'expression de la victoire remportée sur la mort à travers la mort, en celle en qui avait été déjà vaincu le péché.

Voyez, peuple, et admirez : la montagne de Dieu, sainte et visible à tous, s'élève au-dessus des collines célestes, ciel terrestre établi sur un sol céleste et incorruptible.

Votre mort fut le passage vers une vie éternelle et meilleure, ô Pure; d'une condition mortelle, elle vous transporte à une vie vraiment divine et permanente, ô

Immaculée, pour contempler dans la joie votre Fils et Seigneur.

Les portes du ciel furent ouvertes, les Anges chantèrent et le Christ accueillit le trésor maternel de sa virginité. Le Chérubin vous le cède en allégresse et le Séraphin vous glorifie, ô bienheureuse!

A ces tropaires du premier canon, de Cosmas, pour la quatrième Ode, font écho ceux du second canon, de saint Jean Damascène. Ils précisent que Marie suit son Fils vers la vie comme elle l'a suivi vers la sainteté, par la même voie d'obéissance :

Il était stupéfiant de voir le ciel vivant du Roi universel introduit dans les cavernes de la terre : que vos œuvres sont étonnantes! Gloire à votre puissance, Seigneur!

Dans votre Assomption, Mère de Dieu, les armées angéliques couvraient de leurs ailes très saintes, avec tremblement, mais avec joie, votre corps, assez vaste pour être l'habitable de la divinité.

Si son Fruit incompréhensible, grâce auquel elle gagne le ciel, avait subi volontairement le tombeau comme un mortel, comment aurait-elle refusé ce tombeau, celle qui l'a enfanté sans l'œuvre du mariage?

Mais ce qui est la conclusion de cette fête, c'est l'assurance que nous donne l'assomption de Marie, gage de notre propre réunion à son Fils glorifié. Comme le dit le second idiomèle de la procession au narthex des grandes vêpres :

Celle qui est plus élevée que les cieux, plus glorieuse que les Chérubins, plus précieuse que toute créature, celle qui, pour sa pureté suréminente, a été faite le réceptacle de l'essence éternelle, remet en ce jour sa très sainte âme aux mains de son Fils : avec elle, l'univers est rempli de grâces et une immense miséricorde nous est faite.

C'est vers cette espérance que nous soulève la confiance dans l'intercession de Marie, car, comme le dit encore, dans un tropaire pour la huitième Ode, le canon de Cosmas :

En s'en allant, la toute pure élève au plus haut ses mains, ses mains qui réellement avaient embrassé Dieu

dans son corps, et, avec tout le pouvoir d'une Mère elle dit à son Enfant : Gardez dans les siècles ceux que vous avez acquis et qui vous crient : Chantons le Créateur, lui seul, nous, ses rachetés, et exaltons-le dans les siècles!

*
**

Cet ample et si vivant enseignement de la liturgie byzantine sur la Vierge, il faudrait pouvoir à nouveau le détailler en suivant les strophes du grand hymne acathiste, où cette liturgie a comme rassemblé en une seule gerbe la profusion des richesses réparties entre les cinq grandes fêtes. Ne pouvant songer dans le cadre de cette brève étude à entreprendre un tel commentaire, nous voulons au moins finir cette esquisse en citant la première de ses stances d'acclamation :

Le Prince des Anges fut envoyé du ciel pour dire à la Mère de Dieu : Je vous salue. Et vous voyant prendre corps, Seigneur, il s'arrêta, interdit, et lui cria de sa voix incorporelle :

Salut, vous par qui brillera la joie; salut vous par qui la malédiction s'évanouira.

Salut, réconciliation d'Adam déchu; salut, consolation des larmes d'Ève.

Salut, hauteur inaccessible aux raisons humaines; salut, profondeur insondable aux yeux des Anges.

Salut, vous qui êtes le trône du Roi; salut, vous qui portez Celui qui porte tout.

Salut, astre qui reflétez le Soleil; salut, sein de la divine incarnation.

Salut, vous par qui la création est renouvelée; salut, vous par qui le Créateur se fait enfant.

Salut, épouse inépousée!

Puisse cette lumière de l'Orient éclairer notre dévotion à Marie et y dissiper toute ombre cimmérienne!

LOUIS BOUYER.